

## **LOGOS ET PATHOS : UNE CONSTRUCTION DES ÉMOTIONS DANS LE JOURNAL *LE MESSAGER***

**Jean-Benoît Tsofack**  
[tsofackb@yahoo.fr](mailto:tsofackb@yahoo.fr)

**J.-J. Rousseau Tandia Mouafou**  
[rtandia@yahoo.fr](mailto:rtandia@yahoo.fr)  
Université de Dschang (Cameroun)

### **Introduction**

Tous les préceptes de la rhétorique comme art de la parole se résument à obtenir une *actio* décisive de l'auditeur, à « *savoir agir* sur l'esprit et le cœur du destinataire du message de façon à l'amener à un état de réceptivité où la parole, le charme de la parole, aura sa pleine efficacité, son pouvoir de pénétration » (Mathieu-Castellani, 2000 : 14). A cet égard, il ne serait pas abusif parler de délire ou de dérive médiatique dans la presse politique au Cameroun, tant elle enracine et s'enracine dans divers types d'émotions qu'elle construit dans ses discours afin de mieux susciter l'adhésion des lecteurs. La topique des passions qu'on y observe comme véritable stratégie argumentative dans le débat politique des « années de braise » (1990-1995), se reverse dans les colonnes des journaux, et notamment *Le Messenger* où journalistes et divers protagonistes se livrent à une véritable guerre des tranchées et de positionnements discursifs. Ainsi, comment ce journal construit-il discursivement les émotions et les met-il en scène ou en mots ? Quel rôle jouent les « passions » dans la stratégie d'argumentation et de positionnement de ce journal ? Telles sont les questions sur lesquelles se penche cet article dont la problématique principale est d'analyser les différentes stratégies de construction en discours et en actes des émotions dans l'un des principaux journaux privés ayant animé fortement le débat politique au Cameroun.

Les analyses ont pour cadre méthodologique une observation indirecte des discours des personnages mis en scène dans les caricatures, que nous avons faite lors d'une enquête de terrain menée dans les villes de Dschang, Douala, Bafoussam et Yaoundé au cours de l'année 2005. Nous avons travaillé sur un corpus de près de 60 planches de bandes dessinées relevées dans une trentaine de numéros du journal *Le Messenger*<sup>1</sup> et sa rubrique intitulée *Cinéma le POPOLI* couvrant une période allant de 1990 à 1995 qui correspond à la transition démocratique<sup>2</sup>. Quelques-uns de ces

---

<sup>1</sup> Nous utiliserons, pour des conventions d'analyse, les initiales *LM* suivies du numéro pour renvoyer au numéro du journal consulté.

<sup>2</sup> Il est utile de mentionner ici que la liberté de presse n'a été reconnue au Cameroun qu'au terme de la loi n° 092 de décembre 1990. C'est grâce à cette même loi adoptée par

numéros ont été collectés dans des archives privées des amis et collègues à Dschang, et le reste dans les archives du journal dans ses locaux de Bafoussam, Douala et Yaoundé. L'article commence d'abord par expliciter son cadre théorique et le contexte social d'émergence de la presse camerounaise en général dans la période considérée, avant d'interroger ensuite les stratégies d'argumentation des émotions dans divers paradigmes énonciatifs, et enfin la portée socio-médiatique du phénomène observé.

## 1. La Rhétorique des passions

### 1.1. Le principe théorique

La rhétorique, soutient Mathieu-Castellani (2000 : 17), offre le modèle d'une analyse du discours verbal et non verbal qui reste opératoire alors même qu'elle a abandonné ses lieux institutionnels, le « forum » et le « tribunal », pour s'inscrire dans une autre organisation sociale où la parole tient un rôle important. Celle-ci, qui vise à « faire croire, à donner à croire », produit du persuasif en agissant sur les dispositions de l'auditeur, c'est-à-dire, génère dans le sujet une *modification* (ou une altération), un mouvement dans la manière d'être, bref, une émotion (Mathieu-Castellani, 2000 : 49-50). C'est donc tout le programme du discours qui est ainsi régi et contrôlé par la visée émotive, et il en ressort qu'aucune société ne peut se départir de « la topique des passions », tant il est vrai que chaque acteur social est capable de « déduire à partir d'un scénario donné une émotion donnée » (Eggs, 2000 : 18).

La sémiologie des passions ne se limite pas seulement à la représentation des émotions (leur symbolisation et leur figuration), mais s'étend à leur effet (effet de « pathémisation »). Il est donc possible de voir comment l'argumentation dans la caricature suscite et construit des émotions, et d'étudier le processus « par lequel l'émotion [est] mise en place (...), [traitée] comme un effet visé (ou supposé), sans jamais avoir la garantie sur l'effet produit » (Charaudeau, 2000 : 136). On étudiera ainsi les « scénarios déclencheurs », c'est-à-dire, des « mots qui ne décrivent pas les émotions, mais [qui] sont comme des sortes de bons candidats à leur déclenchement » (Eggs, 2000 : 25), pouvant inciter à l'action (colère ou indignation). La scène politique est, de ce fait, une scène rhétorique, et il n'est pas étonnant que dans ses stratégies de communication, le discours politique, à l'image du discours publicitaire, « se joue de nos émotions en jouant l'émotion, cherche à éveiller les passions, à exciter un désir » (Mathieu-Castellani, 2000 : 199).

C'est donc dans ce cadre théorique que nous entendons situer nos analyses, et plus particulièrement le journal *Le Messager* qui, dans l'univers discursif de la

---

l'Assemblée Nationale reconnaissant la liberté des associations que le Cameroun accède officiellement au multipartisme après plusieurs années de parti unique et de restriction des libertés publiques. *Le Messager* apparaît ainsi comme l'un des rares journaux qui a « osé » une liberté de ton, favorisé en cela par l'accès au multipartisme et la remise en cause des fondements politiques de l'Etat par une partie importante de la population. Il est ainsi le premier à avoir inséré dans le journal des encarts illustrés de bande dessinée qui mimaient et parodiaient les scènes de la vie politique, et plus particulièrement celle des grands hommes politiques et d'Etat.

caricature qu'on peut définir comme un ensemble de « représentations socio-discursives [...] de mini-récits qui décrivent des êtres et des scènes de vie, des fragments narrés [...] du monde » (Charaudeau 2000 : 136), a choisi, au regard de son positionnement éditorial et discursif, l'humiliation de l'autre ou sa réification comme paradigme argumentatif. Cette humiliation est mise en scène par différents procédés discursifs élaborés par la rhétorique classique que l'Analyse du Discours (AD) a en quelque sorte repris aujourd'hui et que nous allons pouvoir observer dans ce travail.

### 1.2. Le contexte social

La presse écrite est, parmi les supports médiatiques, celui qui a le plus contribué, de 1990 à 1995, à l'émergence d'une véritable topique des passions dans le débat politique au Cameroun. Cette période qui correspond à l'ouverture politique peut être à juste titre considérée comme l'une des plus agitées de l'histoire du Cameroun post-colonial. Initiée avec les grandes revendications socio-politiques, cette période a été marquée par diverses formes de violence ; celles-ci se sont très vite traduites dans la presse privée qui a conduit et animé de manière assez controversée le débat politique. Toutefois, à en croire Nga Ndong (1998 : 102), l'occupation de l'espace socio-médiatique après 1990, s'est faite de manière inégale avec trois faits saillants : un « déséquilibre territorial » entre les grandes métropoles de Douala et Yaoundé (90 titres environ) et le reste du pays, une « overdose politique » éclipsant quelque peu l'actualité économique, sociale et culturelle, et surtout une « instabilité chronique » caractérisée entre autres par un taux de disparition assez élevé des journaux.

Mais, malgré cette instabilité, on observe une certaine constante dans l'attitude des journaux caractérisée par un discours « anathématisant et violent » (Nga Ndong, 1998 : 102) délivré par des ténors tels que *Le Messager*, *Challenge Hebdo*, *Le Patriote*, *Le Combattant*, *La Caravane* etc. considérés comme les « meilleurs supports de la violence médiatique des années de braise du processus de démocratisation au Cameroun » (Nga Ndong, 1998 : 103). On relève une bipolarisation accentuée de la presse qui épouse ainsi les contours et les visages du débat politique, une véritable « guerre des tranchées » qui oppose deux camps rigoureusement antinomiques : d'un côté le front de la conformité (médias publics) et de l'autre le front du refus et de la dissidence (médias privés) ; chacun s'étant replié sur ses positions, son territoire et son « idéologie » qu'il s'attèle à consolider. Le journal de la dissidence, par exemple, a un objectif principal : brouiller, aux yeux du public et des observateurs (ambassadeurs, investisseurs, etc.), l'image du régime en place par le recours à une « contre mythologie », celle du « bouc émissaire »<sup>3</sup> ; il entend ainsi « faire porter au pouvoir et à ceux qui le détiennent la responsabilité de la crise économique, sociale et morale qui frappe de plein fouet le Cameroun » (Nga Ndong, 1998 : 212). Le Président de la République est désigné comme le responsable de la crise, et doit donc être chassé et hué (humilié) par la foule, d'où le recours à un antidiscours vigoureux.

---

<sup>3</sup> Entendue ici dans son sens propre comme une victime expiatoire.

Il est donc question d'édifier sur les ruines de la mythologie du pouvoir, une nouvelle mythologie politique valorisant l'idéologie de l'opposition, en célébrant ses « idoles » et ses « personnalités-pilotes<sup>4</sup> ». La thématique tribale (re)fait surface, alimentée par des stéréotypes de toutes sortes nourris par bon nombre de journaux privés (Abéga, 1998 : 91) ; situation d'ailleurs confirmée par Nyamnjoh (1997 : 45-64) qui montre comment cette dérive a conduit le lectorat à un repli ethnique. Dans ce qu'on a appelé les « vitrines de choc », les journaux recourent à l'arme du verbe structurée autour de l'injure et de la dérision politique, lesquelles constituent un mode d'ostracisme, d'exclusion et de rejet, visant à chasser, à exterminer réellement ou symboliquement.

Le journal a ainsi recours à ces armes pour « frapper durement » ses adversaires (Nga Ndongo, 1998 : 115), aidé en cela par la caricature pour théâtraliser et justement, « brouiller les images et les représentations du pouvoir et du chef » (Nga Ndongo, 1998 : 117). Les hommes politiques comme le Chef de l'Etat et son épouse, les ministres et les autres dignitaires, sont ainsi violemment réifiés ou sévèrement pris à partie. On malmène l'un sans pitié et sans élégance, le montrant dans son palais, dans sa vie familiale, dans son lit avec son épouse, dans son bureau, à l'étranger, dans son village etc., afin de le livrer à la vindicte populaire. On affuble les autres de sobriquets dégradants et de désignatifs discriminatifs ou réifiants comme *Popaul* (petit Paul [Biya]), *Petit piment de Mvomeka*<sup>5</sup>, *Zéro mort*, *Popoul mouillée* (petite poule mouillée), etc. Tout ceci est à l'origine d'un discours passionnel et d'une rhétorique des émotions dont l'humiliation et la honte constituent les paradigmes principaux des différentes mises en scène effectuées par les journaux. La honte est, selon Aristote, la « peine ou trouble relatifs aux actes mauvais paraissant entraîner la perte de la réputation (...) » et, à ce titre, l'humiliation n'est rien d'autre qu'une sorte de « publication d'une faiblesse ou d'un méfait, donc une honte apportée par un autre » (Eggs, 2000 : 19-20). La dévalorisation de l'autre par l'humiliation consiste donc à publier ses actes mauvais dont la manifestation est patente et publique, afin qu'il perde « la reconnaissance sociale ».

*Le Messenger* figure en bonne place parmi ces journaux qui ont animé le débat politique et participé à la construction d'une véritable topique des passions par ses prises de position. Fondé le 17 novembre 1979 par un ancien vendeur-crieur, ce journal affiche très tôt ses ambitions et ses options d'indépendance par une devise singulière, *Le Messenger à l'écoute du peuple* et un slogan provocateur et démarcatif : *Ne rien écrire dans le but de nuire à qui que ce soit, mais ne rien taire de peur de nuire à qui que ce soit*. Déjà, en 1989, dans une étude comparative menée sur l'« espace sociologique » de quelques journaux camerounais, Nga Ndongo, 1989 : 26-27) faisait remarquer que *Le Messenger* se signalait comme un journal « à vocation politique » dont les articles étaient rédigés sur « un ton vif et polémique, destinés manifestement à en découdre avec l'adversaire ». Le même journal affectionne un vocabulaire volontairement violent, visant à plonger et maintenir son

<sup>4</sup> Présentées comme des sauveurs, des messies, d'où l'utilisation d'un vocabulaire valorisant, comme le montre Nga Ndongo (1998 : 125).

<sup>5</sup> Village d'origine du Président de la République.

lecteur dans une « psychose d'insécurité et d'anxiété » (Nga Ndongo, 1998 : 110). De ce point de vue, *Le Messenger* traîne derrière lui une longue histoire faite de soubresauts et de confrontations sérieuses avec le pouvoir (politique), puisqu'il a catalysé et servi de socle aux idéaux et aspirations populaires. Ces confrontations ont abouti pour la plupart, à de multiples procès et suspensions entre 1991 et 1993, et c'est cette témérité qui a valu à son promoteur, Pius Njawe, la *Plume d'or de la liberté de la presse* décernée par la Fédération Internationale des Editeurs des Journaux (FIEJ) en 1993.

C'est donc cette liberté de ton et son attitude critique qui a permis au journal d'insérer dans ses colonnes et pour la première fois, une rubrique en bande dessinée, *Cinéma le POPOLI* mettant en scène les hommes du pouvoir et stigmatisant leurs attitudes. Ses différents discours sont ainsi porteurs de ce qu'on peut appeler une « intentionnalité pathémique » (Chabrol, 2000 : 112), une « visée pathémisante » (Charaudeau, 2000 : 135) susceptibles de « rompre l'équilibre axiologique » (Chabrol, 2000 : 140) souhaitable d'une société ou d'une personne. Ceci d'autant plus que « la réception émotive du message est aussi conditionnée par les modalités de sa transmission » (Mathieu-Castellani, 2000:4). La suite de cet article tentera de décrire « le fonctionnement des éléments émotionnels » (Amossy, 2000 : 169) qui circulent dans ce discours et son environnement, à partir de leurs lieux ou marqueurs spécifiques.

## 2. L'émotion mise en scène

Il est question ici de voir comment l'humiliation est formalisée dans la caricature (qui associe textes et dessins) par des (prises de) positions des personnages, à travers trois des cinq composantes du discours définies par la rhétorique classique : *l'inventio*, *l'élocutio* et *l'actio*.

### 2.1. *L'inventio*

*L'inventio*, comme le définit la rhétorique aristotélicienne, se focalise sur le choix des arguments, des sujets à traiter connus par la *doxa* ou l'*opinion commune*. Il s'agit, ici, de la thématique développée par les encarts successifs, qu'on observe au niveau des thèmes-titres. A titre illustratif, nous en avons répertorié quelques-uns représentatifs des principaux thèmes développés dans l'actualité politique de l'époque, à l'exemple de *Jour viendra* (LM, n° 230) ; *Le mal de terre* (LM, n° 232) ; *Quand dans un état de merde, même les chats sont friands de politique* (LM, n° 224) ; *La secte qui gouverne* (LM, n° 233) ; *Un ami c'est toujours un ennemi* (LM, n° 001) ; *La kola magique de Popaul* (LM, n°241) ; *Les observateurs... du sexe* (LM, n° 252) ; *La commission des morts vivants* (LM, n° 231)... Ces quelques thèmes-titres, assez représentatifs de la tonalité des discours, retiennent l'attention de par leurs constructions syntactico-sémantiques atypiques, mais surtout leur fort coefficient de péjoration. Beaucoup énoncent des faits irrecevables au tribunal de la logique, comme le confirmera par ailleurs *l'élocutio*, c'est-à-dire leur mise en discours ou, du moins, leur énonciation.

## 2.2 L'élucutio

Plusieurs stratégies discursives se déploient dans la caricature et participent d'une rhétorique de l'humiliation, du rejet et de la réification. Les procédés de référentiation, c'est-à-dire le lien entre l'écriture (le discours) et le monde (la réalité), ont un caractère assez insolite. Le Président de la République apparaît dans la caricature sous un patronyme discriminatif et dérisoire, *Popaul*, qui est loin d'être un relationnisme d'affectivité. Ses conseillers techniques deviennent par collocation *les conseillers toxiques*. Au plus fort de la grève estudiantine, un système d'adressage paradoxal restitue analogiquement la déliquescence de l'Institution. La signalétique en plein cœur de l'Université donne à lire des formulations telles que *Faculté de la répression et du crime d'Etat* ; *Faculté de la manipulation* ; *Faculté du viol militaire* ; *Faculté du tribalisme* (LM, n° 229). En arrière plan, au centre du campus devenu cimetière, l'on aperçoit des épitaphes à valeur testamentaire comme : *Ici repose la Philosophie* ; *Ici reposent les Maths-Info* ; *Ici repose le Droit* ; *Ici repose l'Economie* (LM, n° 229)....

Ceux qui sont humiliés à travers cette mise en mots de l'espace social, ce sont probablement les garants de l'Institution universitaire qui se voient reprocher d'avoir eux-mêmes provoqué la désintégration du système. Sur un tout autre plan, la distribution des rôles actantiels dans le discours caricatural est parfois significative, comme dans cette mise en scène du Président de la République lors d'une conférence de presse. Là où l'on s'attend à un échange de questions et de réponses, avec les journalistes c'est plutôt des voix extérieures qui apportent ou suggèrent des réponses qui seront relayées:

**Un journaliste**

*Pourquoi le pouvoir est-il si répressif ?*

**Le Président**

*Un instant, juste un tour aux vestiaires et je viens répondre !*

(Le Président dans les vestiaires où sont dissimulés des individus identifiables comme membres influents du gouvernement)

*Que répondre...Hein ?*

**L'un deux**

*Dites que c'est Ahidjo qui en est la cause, vous n'êtes que son héritier.*

**Le Président** (de retour en salle de conférence)

*C'est Ahidjo qui en est la cause, je suis son héritier !*  
(LM, n° 233)

Ce dédoublement au niveau des postes actantiels est un procédé de dépersonnalisation qui fige le Président dans le simple rôle de faire valoir se pliant aux consignes des tiers (la secte), ce qui confirme le titre de la caricature, *La secte qui gouverne*.

Dans le même ordre d'idées, on peut voir le Président de la République recevant les grands leaders politiques de l'opposition, afin de désamorcer la situation de grave crise politique qui sévit, fouler aux pieds le « principe de coopération » cher à l'analyse conversationnelle. L'ensemble de ses répliques se réduit

paradoxalement à une entreprise masticatrice (kola) péjorativement rendue par des onomatopées dissonantes :

**Ni John Fru Ndi**

*Je disais donc que cette conférence était souveraine...*

**Le Président**

*skroumpf...scaark...koorkr...skrouk... (LM, n° 241).*

L'on comprend pourquoi dans certaines caricatures, le Président est présenté comme un dirigeant étrange coupé de la réalité, qui n'a pour seul interlocuteur valable qu'un chat.

En outre, l'abondance des figures d'opposition donne à voir la preuve d'un antagonisme, mieux d'une polarisation qui caractérise le paysage politique de l'époque. Ainsi, le Président est présenté en conversation avec un quidam nommé *Mazembé* qui serait la figure représentative de tous les Camerounais se réclamant de son positionnement discursif. Les propos issus de cet échange dégagent des oppositions évidentes et foncièrement paradoxales :

**Le Président**

*Mon cher Mazembé, l'Opposition envoie les gosses sous les chars... alors quel Cameroun pour l'avenir ? En tout cas jour viendra où le peuple imputera cette irresponsabilité aux opposants !*

**Mazembé**

*Jour viendra où le gouvernement expliquera pourquoi en pleine manifestation, l'armée use de plomb chaud et non de balles blanches...*

**Le Président**

*Jour viendra où l'opposition et la presse privée expliqueront au peuple pourquoi ils parlent de fuite de capitaux sans « aucune preuve ».*

**Mazembé**

*Jour viendra où le gouvernement dira au peuple ce qu'il gagne à contrecarrer toutes les preuves de détournements par une censure barbare de la presse...*

**Le Président**

*Jour viendra où les intellectuels comme Monga diront pourquoi ils m'adressent des lettres ouvertes accablantes...*

**Mazembé**

*Jour viendra où le Président de ce pays expliquera au peuple quel courage l'anime lorsqu'il s'engage à mentir toute une nation comme le Cameroun à travers la télé. (LM, n° 241).*

On a affaire à une véritable concaténation des répliques, mais qui fonctionne sur le mode d'un rivetage d'opinions duelles, dans une atmosphère d'antagonisme qui en rajoute à l'humiliation, puisque c'est la parole du Président de la République contre celle d'un individu représentant la communauté. On s'attendrait par contre, à des propos d'évidence et d'autorité plutôt qu'à des conjectures qui n'ont rien à voir avec la réalité. Si nous posons le paradoxe comme un fait de style énonçant une opinion contraire à la doxa, c'est-à-dire, « à l'espace du plausible tel que l'appréhende le sens commun » (Amossy, 2000 : 241), on pourrait dire qu'il vient en renfort à cette stratégie de l'humiliation et de la dénégation de l'autre.

Ainsi, en guise de réponse à son Premier Ministre sur la déclaration *Excellence, vous avez dit dialogue et non combat...* le Président n'a pour seule réponse que : *N'oubliez pas Hayatou, que j'ai toujours fait le contraire de ce que je dis !* (LM, n° 229). Ce propos remet en cause la *doxa* qui, dans la propagande politique comme dans la publicité commerciale, affiche très souvent dans les discours des hommes politiques un *ethos* d'honnêteté et de bonne foi, afin de mieux les crédibiliser et de crédibiliser leurs discours aux yeux des populations. Un autre exemple est celui où l'on voit la barque du parti au pouvoir (R.D.P.C<sup>6</sup>) aux prises avec une tempête marine provoquant la confusion parmi ses occupants qui se jettent par dessus bord. Le capitaine, qui n'est rien d'autre que le chef de l'Etat, et Président dudit parti, dans une sérénité implacable rassure triomphalement ses compagnons en ces termes : *Chers militants, nous nous dirigeons vers les rives de la victoire !* (LM, n° 232). Plus loin, pour récompenser ses soldats perchés sur une montagne de cadavres au terme d'une répression violente et sanglante, il n'a pour seuls mots que : *Descendez ! Vous êtes nuls ! Je vous remplace !* (LM, n° 241). Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'un paradoxe édifiant, puisque les propos tranchent toujours avec la situation réelle qui prévaut alentours. L'humiliation consiste donc ici à présenter le Président de la République comme un dirigeant qui s'obstine dans l'erreur et s'entête dans des points de vue proprement obscurantistes.

La présence dans les discours des personnages (des hommes politiques) d'un français parasité par des formes basilectales comme *Hayatou, si quelqu'un me cherche, dites lui que suis chez l'oncle Sam* (LM, n° 232), *Je veux bien vous libérer.. mais mangez la terre que dès ce jour vous n'écrirez que le mensonge* (LM, n 001), *A zamba wam !<sup>7</sup>* (LM, n° 242) ou encore *wa dug ma<sup>8</sup>*... ayant pour but de montrer l'inconsistance intellectuelle des hommes d'Etat est aussi à mettre à l'actif de ces stratégies d'humiliation, de dépersonnalisation ou de dénégation de l'autre. Nous ne devons pas perdre de vue cependant que ces procédés ne s'épuisent pas dans les ressources rhétoriques du *logos*, ils sont conditionnés par des renforçateurs taxémiques liés à la mobilité des personnages dans l'espace.

<sup>6</sup> R.D.P.C = Rassemblement Démocratique du Peuple Camerounais.

<sup>7</sup> Mon Dieu ! (en ewondo)

<sup>8</sup> Tu mens (en ewondo également).

### 2.3. *L'actio*

La caricature dans l'ensemble, est sujette à des grossissements exacerbés ayant pour objectif principal de mettre à nu ou de publier des défauts ou des méfaits d'un personnage. C'est dans cette perspective que s'inscrivent les différentes postures du Président de la République perçu d'après plusieurs paradigmes thématiques : d'abord celle de la supplication et de la soumission qui définit d'emblée sa position et son rôle sur le plan interactionnel (position *basse* ou de *faiblesse*). On le voit par exemple (*LM*, n° 230) agenouillé et suppliant au bord des larmes, un membre du parti qui a décidé de l'abandonner. C'est également un homme coupable et pleurnichant qui se fond en jérémiades devant son homologue du pays voisin, le Nigeria, (*LM*, n° 241) dont il redoute une autre incursion de l'armée suite à un conflit frontalier. Plus loin, on le montre sous la forme d'un primate millénaire transportant un régime de bananes sur lequel on peut lire : *Démocratie version cromagnon* (*LM*, n° 230), signe de l'anachronisme supposé de ses prises de position politiques. Ces postures peu enviables contribuent à faire perdre la *face* au Président de la République et aux institutions qu'il incarne, afin de susciter et de renforcer chez le lecteur le ressentiment et le mépris, de remettre en cause sa légitimité même, tant le discours vise à montrer qu'il n'est plus digne de confiance.

Toutes ces images sont assez parlantes par elles-mêmes, et l'ensemble, avec les discours, participe d'une vaste entreprise de séduction et de persuasion propre à la rhétorique politique dont l'un des objectifs est d'obtenir une *actio* décisive en persuadant « le cœur ». Le journaliste, en effet, comme tout bon orateur d'ailleurs, « sait bien qu'il lui faut ébranler les nerfs et exciter les émotions de l'auditeur, plutôt que le convaincre en faisant appel à sa seule raison » (Mathieu-Castellani, 2000 : 3). Il s'en dégage une figuration double de la personnalité du Président qui, même s'il est prêt à s'humilier à l'échelon international, reste le seul maître du jeu politique sur le plan intérieur, comme le montrent les différentes scènes d'énonciation que nous visiterons par la suite.

### 3. Le texte à l'œuvre ou l'émotion en discours

La délimitation des formations discursives dans l'arène politique et reprise dans la caricature du journal, fait de la prise de parole, une tentative de valorisation d'un corps ou d'une posture, bref, d'un *ethos*<sup>9</sup> (image de soi) du fait de l'appartenance à un camp (ou champ idéologique) avec en parallèle, la dévalorisation de l'autre, dans le but de lui faire perdre la face (le couvrir de honte). On peut, de manière générale dans *Le Messager*, retenir deux *topoi* qui alimentent l'argumen-

---

<sup>9</sup> Il s'agit ici d'une image de soi construite par et dans le discours (*ethos* discursif) qui tend à « retravailler » ou du moins à modifier positivement l'image extérieure construite pas les représentations et les stéréotypes (clichés) politiques nourris par le peuple à l'aube de l'ouverture démocratique. Il est par exemple reproché à l'Etat en général d'être à l'origine de la faillite du système, de la crise multisectorielle qui a mené le pays au bord de l'explosion. C'est d'ailleurs cette image que semble développer l'Opposition pour s'introduire et glaner du territoire dans le paysage politique, en faisant valoir un *ethos* différent, celui de la virginité (non compromission) qui induit l'image du messie ou du sauveur.

tation dans le discours des personnages : le bonheur *non mérité* et le malheur *non mérité*. Ces *topoi* qui sont susceptibles de provoquer dans le discours des affects émotionnels comme la colère ou la vengeance, sont saisissables à travers des scénarios de « dépersonnalisation » ou de « décorporalisation » (Eggs, 2000: 24), pour ne pas dire de dénégation de l'autre.

Le discours victimaire ainsi tenu par les personnages en position de faiblesse s'argumente autour de quelques foyers thématiques comme par exemple la fragmentation de l'Opposition. Cette technique politique qui relève de la stratégie du « diviser pour mieux régner » est bien présente dans les mises en scène. Le titre de l'un des scénarios en est en lui-même une probante illustration: *Certaines émissions télévisées sont programmées au Palais d'Etoudi*<sup>10</sup> (LM, n° 230). On y voit des leaders des partis se plaindre du traitement inégal de l'accès à la télévision nationale, média public par excellence, d'où cette déclaration du Président : *La nouvelle tactique télévisée consistera à mettre l'opposition en minorité au sein de la majorité... Voici comment va s'opérer la méthode « piège à souris » télévisée* (LM, n° 230).

Cette stratégie marche fort bien, et dans la suite du scénario, il réitère sa position : *L'opposition veut accéder aux médias officiels... OKE, à tout moment elle me trouvera* (LM, n° 230). Satisfaction d'ailleurs reprise dans un autre scénario illustré par une belle métaphore picturale représentée par une grande boîte de conserve contenant des leaders de l'Opposition dont le couvercle porte une marque originale de *Fromage de l'opposition... trop épicé... à ne consommer qu'après les élections* (LM, n° 233). Le Président célèbre son succès sans feinte d'ironie par cette déclaration: *Il ne me reste plus qu'à dire bon appétit aux Camerounais* (LM, n° 233). Dans une autre planche, on le voit tailler à la scie un gros gâteau dont les tranches représentent les partis politiques. A la question de son Premier Ministre : *Vous continuez à fragmenter l'Opposition ?*, il répond péremptoirement : *oui Hayatou ! Je veux obtenir une vraie tour de Babel* (LM, n° 233). L'ironie du sort et de la situation se poursuit, et on voit le même Président de la République qui a soigneusement disposé sur son bureau, des liasses de billets de banque répartis entre les partis politiques. La stratégie qu'il baptise *Plan Etoudi 2, celle de la poule et du maïs*, se concrétise par le communiqué radio dont la teneur se résume en une phrase : *Le Président de la République invite les leaders de l'opposition, mais cette invitation est individuelle* (LM, n° 240).

La *conférence nationale* comme instance publique expiatoire figure aussi parmi les scénarios qui ont alimenté les discours politiques de *Le Messager*. Dans un scénario illustratif titré *jour viendra*, le peuple réclame conjecturalement justice et réparations, à travers cette instance. Il s'agit d'un tribunal populaire où ce jour *vous [Président de la République] serez assis au milieu de toutes les couches sociales de ce pays, sans qu'on vous brûle au zoua zoua*<sup>11</sup>, *mais l'on vous dira certainement POPAUL TU AS TORT !* (LM, n° 230). Il est vrai que déjà, dans une livraison antérieure du journal, le même Président de la République cherche encore en vain, dans une posture de lassitude l'objet d'une *conférence nationale*, croulant sous le

<sup>10</sup> Nom du quartier où se trouve le palais présidentiel à Yaoundé.

<sup>11</sup> Carburant de mauvaise qualité importé frauduleusement du pays voisin (Nigeria).

poids d'une pile de dossiers politiques et sociaux et affirmant de manière provocante : *Franchement, je ne vois toujours pas ce que vient faire une conférence nationale ici* (LM, n°32). À côté de cette topique, on en retrouve une autre, la braderie du patrimoine national, illustrée dans des scénarios assez variés : un communiqué radio annonçant que *l'heure est à la grève ! Partout c'est la casse. Les bus sont incendiés et même les maisons sont détruites* n'a pour seule réponse du Président de la République qu'une déclaration péremptoire : *je m'en fous ! Qu'on brûle même toutes les maisons. Après tout, je ne peux pas manquer de résidence à l'étranger* (LM, n° 226). La conséquence de cette braderie est manifeste, l'enrichissement illicite et la corruption d'une poignée de privilégiés : l'un d'eux peut être observé se prélassant sur les plages de la « Côte d'azur » entouré de belles femmes avec derrière lui un placard bourré de liasses de billets de banques. L'autre, probablement un « ex-ministre » n'a choisi pour seule cachette que son plafond pour *planquer ses milliards* (LM, n° 240).

Comme on le remarque donc, les discours autour de ces topiques savamment mises en scène dans la caricature sont de nature à engager avec son public « une interaction fondée sur la transmission verbale du sentiment » (Amossy, 2000 : 181). Ils constituent en quelque sorte, un « mal déclencheur » par lequel « ce n'est plus l'autre dans son malheur, et non plus le malheur d'autrui [qui soient visés], mais seulement l'injustice » (Eggs, 2000 : 24) ; l'injustice étant bien évidemment un affect déclencheur d'indignation ou de colère, bref, « d'états de tension propres à engendrer des sentiments, des passions ou du moins des humeurs « dysphoriques » si les sujets y sont ouverts psychologiquement et socialement » (Chabrol, 2000 : 114).

Ces sujets, qui ne font pas partie de l'univers discursif et figuratif mis en jeu par la fiction du monde caricatural, sont tout de même par lesquels « le locuteur tente de susciter l'émotion » (Amossy, 2000 : 181), à travers diverses « scénographies » (Maingueneau, 1999 : 82). Nous avons noté que la topique des passions naît de la valorisation d'un corps (ou d'un camp) et de la dépersonnalisation de l'autre, ce qui aboutit à des émotions réelles (comme par exemple la colère), qui prennent corps dans le public effectif. Aristote définit la colère comme « un désir diffus de se venger accompagné d'une peine. Ce désir naît d'un acte de négligence ou de dédain contre nous ou contre les nôtres, et cet acte ne nous semble pas justifié » (Eggs, 2000 : 19). Mais comment évaluer l'effet perlocutoire réel généré par des affects émotifs sur des sujets qui ne font pas partie de l'univers du discours, quand on sait que la pathémisation est un opérateur de modalisation de tout énoncé tendant à « provoquer des effets perlocutoires plus ou moins prévisibles, mais jamais déterminables, car dépendant des processus interprétatifs des destinataires récepteurs » (Chabrol, 2000 : 113) ?

#### 4. Argumenter l'émotion

Le discours caricatural met en jeu une espèce de paradoxe énonciatif qui intègre deux « scènes d'énonciation » différentes : une première scène « englobante » qui met en jeu le journaliste et son public de lecteurs effectifs, et une « scénographie » (Maingueneau, 1999 : 70-71) constituée par le texte caricatural lui-

même, c'est-à-dire les dialogues des personnages. Le dédoublement des instances d'énonciation permet ainsi de délimiter ce que Pêcheux (1975 : 10) appelle les « formations discursives » qui interviennent à titre de composantes dans une « formation idéologique », notion utilisée par Foucault pour « caractériser un élément [...] susceptible d'intervenir comme une force confrontée à d'autres forces dans la conjoncture idéologique caractéristique d'une formation sociale en un moment donné » (Pêcheux, 1975 : 10).

D'abord, d'un point de vue structural, il y a lieu de parler d'un paradoxe énonciatif au regard des discours proférés par les personnages de la caricature. Ils ne sont que des êtres de papier dans les bouches desquels ont été placés des discours. Reprenant la distinction que Ducrot (1984 : 199) fait entre le « locuteur L », être de discours, et le « locuteur  $\psi$  », être dans le monde, on constate que le personnage de la caricature, s'il symbolise le locuteur L, n'est nullement la représentation du locuteur  $\psi$ . On se rend alors à l'évidence de ce que le sujet humilié n'a aucune part active dans le jeu, Il est à la fois sujet et objet d'une ritualisation ou d'une théâtralisation dont les contours et les enjeux lui échappent.

Ensuite, il est aisé de constater, à partir de qui précède, que *l'ethos* des personnages défini comme « l'image de soi » (Amossy, 1999 : 21) revêt un statut ambigu, partant du distinguo entre « *ethos* préalable » (« prédiscursif ») et « *ethos* discursif ». Le premier est une idée préalable que l'on se fait du locuteur, et qui émane des représentations collectives, ces « prêt-à-porter de l'esprit » (Amossy, 1991), bref d'une *doxa* commune à un groupe. Il se trouve donc que les référents humains qui font l'objet d'une humiliation dans la caricature ont un *ethos* préalable, mais qui est le fruit d'un modèle ou des représentations préconstruites à partir d'un *stéréotype*, c'est-à-dire d'une opération qui découpe ou repère, dans le foisonnement du réel ou du texte, un schème collectif figé (Amossy, 1991 : 21).

L'image d'antipatriote, d'antirépublicain etc., diffusée à l'égard du Président de la République et des hommes du pouvoir n'est de ce fait diffusée qu'à partir d'une position à laquelle appartient le journal. Dans une logique de causalité, l'*ethos* discursif qui est l'image de soi telle qu'elle s'auto-construit dans le discours, viendra, dans le discours caricatural, non pas pour retravailler l'*ethos* préalable et le corriger, mais plutôt pour le renforcer, augmenter son coefficient de négativité. Du moment où le personnage n'est pas la véritable source de ses propos, l'image de soi dans le discours caricatural ne saurait être une auto-construction de soi, mais une construction (on dirait une *co-construction*) savamment orchestrée par un tiers afin de manipuler l'opinion publique qu'on croit acquise à sa cause, et par conséquent, de susciter à réception des effets perlocutoires.

Il est donc vrai que la caricature est le siège d'une intentionnalité pathémique, et tout est dans la finalité de ce type de discours. Surtout, tout y est affaire de formation discursive, de positionnement et d'appartenance idéologique, et c'est pour cette raison qu'avec un recul critique on est en droit de penser comme Chabrol (2000 : 105) qu'avec ce type de communication, on a plus affaire à une impression des personnes (les journalistes) qui se transforme en une expression communicationnelle des émotions. Cette image des hommes du pouvoir fortement négativée du fait de l'humiliation, n'est donc au final qu'un *artefact*, une ritualisation ou un simple simulacre à visée idéologique. Le journal est donc ainsi le théâtre d'une

« grossière supercherie » dont la victime serait le public constamment abusé par les journalistes. En faisant donc de la politique leur sujet de prédilection, les journaux ont fait cristalliser tous les conflits d'un débat qui a consacré la « somatisation du champ socio-politique camerounais en raison d'une vision tout à fait manichéiste du monde avec d'un côté les bons, les justes (...) et de l'autre côté les méchants, Satan et les démons » (Nga Ndong, 1993 : 18). Ils n'ont fait qu'argumenter une émotion déjà présente et diffusée dans l'interdiscours.

### Conclusion

On peut dire, pour nous résumer, qu'on assiste, à travers la presse politique au Cameroun des années 1990, à une représentation duelle du social et du politique qui oscille entre l'orthodoxie et l'hétérodoxie, ce rend la confrontation ou du moins la guerre de positionnement discursif dans le champ idéologique inévitable. Celles-ci étant, du reste, accentuées par des mythes, des clichés et des stéréotypes de toutes sortes axés sur ce que Bayart (1989 : 12) appelle « les activités d'accumulation », c'est-à-dire l'*ethos* de « l'enrichissement personnel et de la munificence », de la lutte pour « la nourriture », en un mot, la « politique du ventre » (Mbembe, 1985 : 124). On comprend alors la position de Nga Ndong (1998 : 123) pour qui, le contenu de la presse politique de cette période est donc essentiellement « nécrophile », pour ne pas dire cathartique, charriant ainsi une « information-spectacle » visant à créer une impression de fin de règne et, en un mot, de fin du monde. On est loin du principe selon lequel « le devoir de neutralité et de représentation véridictionnelle du réel fait également partie de la déontologie de l'écriture de presse » (Koren, 2002 : 215).

La caricature, qui participe de cette ritualisation de l'émotion ou de la passion n'est donc au final qu'un pis aller, un prétexte à l'émergence ou à l'entretien d'un discours fortement belliqueux et belliciste, n'ayant pour fondement que le positionnement, du moins la lutte pour le contrôle du pouvoir. C'est donc dans la concaténation de tous ces éléments, c'est-à-dire du sacré, des mythes (stéréotypes), de la lutte pour la nourriture et du contrôle du pouvoir, qu'il faut comprendre et saisir le véritable sens caché d'une rhétorique des passions dans le discours politique des médias au Cameroun à partir des années 1990.

### Références du corpus :

*Le Messager*, n<sup>os</sup> 224, 226, 229, 123, 232, 233, 239, 240, 241, 252, 257.  
*La Messagère*, n<sup>o</sup> 001.

### Bibliographie

- ABEGA, S.C. (1998), « Combats de sorciers et joutes électorales au Cameroun », in *Cahiers de l'UCAC : « Violences urbaines au sud du Sahara »*, n<sup>o</sup> 3, Yaoundé, Presses de l'Université Catholique d'Afrique Centrale, pp. 88-99.  
 AMOSSY, R. (1991), *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan.

- AMOSSY, R. (dir.) (1999), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Paris, Delachaux et Niestlé.
- AMOSSY, R. (2000), *L'argumentation dans le discours*, Paris, Nathan-Université.
- BAYART, J.F. (1989), *L'Etat en Afrique (la politique du ventre)*, Paris, Fayart.
- CHABROL, C. (2000) « De l'impression des personnes à l'expression communicationnelle des émotions », in PLANTIN, C. et al. (dir.), *Les émotions dans les interactions*, Lyon, PUL, pp. 105-124.
- CHARAUDEAU, P. (1983), *Langage et discours. Eléments de sémiolinguistique*, Paris, Hachette.
- CHARAUDEAU, P. (2000), « Une problématique discursive de l'émotion. A propos des effets de pathémisation à la télévision », in PLANTIN, C. et al. (dir.), *Les émotions dans les interactions*, Lyon, PUL, pp. 125-156.
- EGGS, E. (2000), « Logos, ethos, pathos : l'actualité de la rhétorique des passions chez Aristote », in PLANTIN, C. et al. (dir.), *Les émotions dans les interactions*, Lyon, PUL, pp. 15-32.
- KOREN, R. (1996), *Les enjeux éthiques de l'écriture de presse et la mise en mots du terrorisme*, Paris, L'Harmattan.
- KOREN, R. (2002), « Parole littéraire, légitimation et désengagement : de quelques paradoxes inadmissibles », in AMOSSY, R. (dir.), *Pragmatique et analyse des textes*, Tel Aviv, Presses de l'Université de Tel Aviv.
- MAINGUENEAU, D. (1999), « Ethos, scénographie et incorporation », in AMOSSY, R. (dir.), *Images de soi dans le discours: la construction de l'ethos*, Paris, Niestlé, pp. 75-100.
- MATHIEU-CASTELLANI, G. (2000), *La rhétorique des passions*, Paris, PUF.
- MBEMBE, A. (1985), *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan.
- NGA NDONGO, V. (1989), « Le journal camerounais comme espace sociologique », in *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines*, n° 1, Vol. V, Université de Yaoundé, pp. 3-36.
- NGA NDONGO, V. (1993), *Les médias au Cameroun: mythes et délires d'une société en crise*, Paris, L'Harmattan.
- NGA NDONGO, V. (1998), « De la violence dans le journal privé camerounais », in *Cahiers de l'UCAC : « Violences urbaines au sud du Sahara »*, n° 3, Yaoundé, Presses de l'Université Catholique d'Afrique Centrale, pp. 101-127.
- NYAMNJOH, F.B. (1997), « Media, Tribalism and Democracy in Cameroon », in *Democracy, the throes of tribalism*, Yaoundé, Friedrich Ebert, pp. 45-64.
- PECHEUX, M. et FUCHS, C. (1975), « Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours », in *Langages*, n° 37, Paris, Larousse, pp. 7-98.

Annexes











